

Introduction

Les *mots*, chez Derrida, ne sont pas des tremplins pour les *concepts*, mais bien plutôt des obstacles sur lesquels ils viennent buter, ou des pièges dans lesquels ils viennent se prendre – la plus grande partie de l'histoire de la philosophie, et principalement ce qu'on appelle « métaphysique », écrivant ainsi la répétition tragi-comique d'un envol contrarié. « Je me trouve devant la tradition, avec tous ces mots-là », déclare Derrida, « comme une mouche qui aurait compris le danger. Je me rappelle ce que je voyais dans mon enfance, dans les maisons chaudes d'Algérie, où, dans le combat quotidien contre les mouches, on laissait pendre un rouleau de papier plein de miel, où les mouches venaient et se laissaient prendre ; elles se laissaient engluer à jamais. Eh bien moi, devant tous ces grands concepts philosophiques de la tradition, [...] j'ai toujours eu le réflexe de fuir, comme si j'allais, au premier contact, à *nommer* seulement ces concepts, me trouver, comme la mouche, les pattes engluées : captif, paralysé, otage, piégé par un programme » (« Responsabilité – du sens à venir », p. 168).

À la différence de Kant, cependant, Derrida ne propose pas une critique *conceptuelle*, encore moins une réforme ou une restauration de la métaphysique, mais une *déconstruction* dont l'outil principal est *verbal* : il s'agira de mettre en évidence l'ambiguïté intrinsèque de certains des « concepts » (à dire vrai, des « termes ») les plus fondamentaux des philosophies de la tradition (par exemple, le *pharmakon* chez Platon, ou le « supplément » chez Rousseau), ou de créer cette ambiguïté par le recours à des néologismes astucieusement fabriqués (par exemple, « différence »), pour constater ou pour faire constater la fragilité *de fait* des constructions « conceptuelles » usuellement reçues sous le nom de « philosophie ».

Cette *pratique* déconstructrice (qui est, on le voit, tout l'opposé d'une critique *théorique*) repose donc principalement sur deux catégories de termes : d'une part les termes *indécidables* (« pas », « entre », « arriver », etc.), dont l'omniprésence dans le langage courant dissémine et disperse (depuis toujours) le sens des énoncés ; d'autre part les termes *composés*, qui poursuivent et amplifient (aujourd'hui et peut-être demain, car une langue vit de néologismes) cette vie du sens dans la prolifération et la dispersion.

La nature même de l'entreprise philosophique de Derrida imposait ainsi un recensement aussi large que possible des termes qu'il utilise, crée, ou analyse. On trouvera donc dans ce *Dictionnaire*, qui intègre et développe considérablement notre *Vocabulaire* déjà publié, la quasi-totalité (à l'automne 2016) des termes « indécidables » ou « composés » employés par Derrida, localisés, expliqués, et situés dans leurs contextes multiples. Les multiples renvois, d'article en article, mais aussi de la bibliographie vers les articles où elle est utilisée, viennent ici équilibrer la dimension délibérément profuse et baroque du lexique derridien, dont la table de ce *Dictionnaire* peut donner l'aperçu vertigineux. En tâchant d'aller au fond des explications et parfois des discussions, nous avons toujours eu le souci de mettre en évidence la dimension positive et systématique de la philosophie de Derrida. Les échos croisés ne devraient pas ici se perdre dans un informe brouhaha, mais au contraire aider le lecteur à entendre enfin la note juste, ou la symphonie, écrite-émise par ce maître de musique philosophique.

Dictionnaire

Aboculaire

Mémoires d'aveugle, p. 10, 128 : « hypothèse *aboculaire* » : « le dessin est aveugle » ; « (*aveugle* vient de *ab oculis* : [...] sans les yeux) ».

Absence

Toute la philosophie de Derrida consiste à faire, de la communication *en l'absence*, et non *en présence* (communication écrite, et non pas orale), le modèle de toute communication. De ce fait, le dialogue oral, en face à face, n'est à ses yeux qu'un cas particulier d'une communication fondamentalement à distance, écrite. Si proches soient-ils l'un de l'autre, la distance entre des interlocuteurs qui se parlent ne peut jamais être totalement abolie. Il y a *toujours déjà* de l'absence dans la présence, de l'écrit dans l'oral, de la mort dans l'écriture – elle-même 'toujours déjà' archi-écriture, déconstruction de la métaphysique de la présence, deuil continué. « Nous nous devons à la mort » : cette « phrase » « surprend » Derrida, « dans la lumière », « à Athènes », et ouvre *Demeure, Athènes* (p. 9, 13, *et al.*).

Voir *Archi-écriture, Deuil*.

Abîme, Abyme

Les premiers mots de « Parergon » évoquent mystérieusement « l'abîme » : « c'est assez / dire : abîme et satire de l'abîme » (*La vérité en peinture*, p. 21). La suite du texte montre qu'il va s'agir d'une lecture déconstructrice de la *Critique de la Faculté de Juger*, définie par Kant lui-même comme un « pont » jeté par-dessus « l'abîme » qui sépare le domaine de la nature de celui de la liberté (*ibid.*, p. 3). La « satire » de l'abîme, ce sera le fait de « saturer » cet abîme (une « satire » est au étymologiquement une « farce », un « mélange » avec lequel on remplit une volaille : le latin *satis* signifie « assez », il y a de la « saturation » dans la « satire » – cf. *Voiles*, p. 43), combler le trou, panser la plaie,

« penser l'écart » (*La vérité en peinture*, p. 43). Si ça tire de l'abîme, alors je peux en sortir. Mais en même temps, « satire de l'abîme » signifie se moquer de la structure de mise en abîme, qui a toujours un « effet comique » (*ibid.*, p. 40). Derrida, dans « Parergon », va en effet mettre en évidence, chez Kant (dans la *Critique de la Faculté de Juger*) comme chez Hegel (dans les *Leçons sur l'esthétique*) et Heidegger (dans *L'origine de l'œuvre d'art*), le même geste de « mise en abîme » de l'art par rapport à la philosophie, si bien qu'on ne pourra plus savoir, par exemple, si l'art est un sous-domaine de la philosophie (comme le sont la métaphysique, la morale, la physique, etc.) ou si au contraire la philosophie est un sous-domaine de l'art, par exemple de la peinture (si l'on considère que la philosophie est le miroir du monde), ou de l'architecture (si l'on considère que les systèmes philosophiques sont comme des cathédrales), ou encore de la littérature (si l'on considère que les philosophes sont avant tout des écrivains et que la philosophie pratique tous les genres littéraires). Les trois philosophes se verront alors pris, de façon tragi-comique, dans tous les tourbillons, toutes les impasses et toutes les apories de ce « cercle » (*ibid.*, p. 28 et al.) vicieux. À propos du *Timée* de Platon : « l'être-programme du programme, sa structure de pré-inscription typographique forme le thème explicite du discours *en abyme* sur *khôra* [le lieu]. Celle-ci figure le lieu d'inscription de *tout ce qui au monde se remarque* » (*Khôra*, p. 52).

Voir *Boucle*, *Invagination*, *Programme*, *Théologie négative*.

Achose

Terme *composé*. Entité caractéristique d'une *hantologie*, l'*achose* (« a » privatif) est une quasi-chose, presque le contraire de « la chose ». C'est un terme contradictoire adapté à une « réalité » déroutante : « Nominalisme, conceptualisme, réalisme, tout cela est mis en déroute par la Chose ou l'Achose nommée fantôme » (*Spectres de Marx*, p. 220).

Voir *Fantômachie*.

Actuvirtualité, Artefactualité

Termes *composés*. Ce sont les « deux traits » qui « désignent ce qui fait l'actualité en général » (*Échographies – de la télévision*, p. 11, 14 et suiv.). « *Actuvirtualité* » désigne le mélange intime de « virtuel » et de « réel » qui caractérise les informations télévisées. « *Artefactualité* » les désigne selon le mixte de « l'actuel » et de « l'artificiel » : l'actualité est aussi un *artefact*. Il s'agit ici, conformément aux exigences les plus générales de la théorie de l'*indécidabilité*, de décrire les moyens de communication contemporains sans reconduire à leur sujet les oppositions les plus archaïques de la métaphysique : il y a donc *toujours déjà* du virtuel dans l'actuel, de l'artifice dans le fait (et du différé dans le direct).

Addiction, A-diction

« Addiction » est forgé sur l'anglais *to addict* « s'adonner à » (Voir « Rhétorique de la drogue », in *Points de suspension*, p. 241-267). Comme tout ce qui touche à la « drogue », qu'on prend à titre de « supplément » (« poison », « remède », « *pharmakon* »), « l'addiction » brouille d'abord certaines distinctions conceptuelles : (a) distinction entre « chose » et « concept » ou « discours », entre objet « naturel » et objet « conventionnel » ou « institutionnel » (en effet, malgré les apparences, il n'y a pas de drogues « dans la nature », si bien qu'une drogue est toujours un « objet institutionnel », objet à son tour d'une certaine « rhétorique ») ; (b) de ce fait, distinction entre « spécialistes » et « non-spécialistes » (puisque la délimitation de ce qu'on appelle « drogue » est *toujours déjà* problématique, et que nul de ce fait ne peut s'en faire objectivement une « spécialité ») ; (c) distinction entre « décrire » et « prescrire » et par là, remise en question implicite de la distinction entre un point de vue « scientifique », « descriptif », « objectif », et un point de vue « moral », « prescriptif », « social » ou « institutionnel » : « dès qu'on prononce le mot de 'drogue', avant toute 'addiction', une 'diction', prescriptive ou normative, est à l'œuvre » (p. 242) ; (d) distinction entre le « public » et le « privé », le « licite » et « l'illicite », « l'étranger » et le « natif » ; (e) distinction entre le « propre » et « l'impropre » (la drogue est en effet simultanément conçue, selon les cas, comme altérant l'identité ou l'intégrité physique de l'individu, ou comme permettant de la restaurer ou de la maintenir : si bien que nous ne savons pas très bien,

par exemple, faire la distinction entre « drogue » et « nourriture » ; (f) de ce fait, distinction entre le « sain » et le « malsain » (l'exemple le plus évident étant le sport, conçu parfois comme un « remède » contre la « drogue », et bien évidemment un des lieux par excellence de « l'empoisonnement » par le dopage).

Nos sociétés ressentent finalement à juste titre les « drogues » comme une très grave menace, en ce qu'elles portent atteinte aux distinctions conceptuelles fondamentales sur lesquelles elles reposent. Nous rêvons de propriété et de propreté, de santé et d'intégrité, de frontières claires entre les concepts comme entre les États : mais les contaminations pharmaceutiques, parasitaires et virales (qu'il s'agisse des animaux, des hommes ou des ordinateurs) font de ce rêve un rêve : elles ont « *toujours déjà* » commencé, car « le virus n'a pas d'âge » (p. 265).

Adestination

Terme *composé*. Arriver « à destination », c'est arriver au lieu où l'on devait arriver ; mais l'« *adestination* » désigne aussi la non-destination (le « a » est privatif). Contrairement à Lacan, qui posait, dans le Séminaire sur *La Lettre Volée*, qu'une lettre arrive *toujours* à destination, Derrida estime qu'une lettre *peut* toujours *ne pas* arriver à destination (*La Carte postale*, p. 135 – cité par Derrida dans *Résistances – de la psychanalyse*, p. 83). *L'adestination* est ainsi la « tragédie » de la destination (*La Carte Postale*, p. 35, 79) : une lettre en effet n'est lisible qu'à condition d'être publique : je peux la lire parce que tout le monde peut la lire, chacun est sa destination, il n'y a donc pas de destination privilégiée. *L'adestination* est ainsi une des conséquences de l'*itérabilité* de la marque écrite.

Voir *Atomistique*, *Cartepostalisation*, *Destinerrance*.

Adestinerrance

Terme *composé*.

Voir *Adestination*, *Destinerrance*.

Aimance

Politiques de l'amitié, p. 23 (et suiv.) : « Au-delà de toute frontière ultérieure entre l'amour et l'amitié, mais aussi entre la voix passive et la voix active, entre l'aimer ou l'être-aimé, il y va de l'*aimance* ».

Anaparalyse

Terme *composé* de « analyse » et « paralysie ». Parlant du couple « Socrate, Platon », Derrida écrit, dans *La Carte Postale* : « Les gens [...] se rendent-ils compte à quel point ce vieux couple a envahi notre domesticité la plus privée, se mêlant de tout, prenant à tout leur part, et nous faisant assister depuis des siècles à leurs anaparalyses colossales et infatigables ? ». « Anaparalyse » est composé de « analyse » et de « paralysie » : ce terme évoque donc à la fois la philosophie platonicienne dans son aspect analytique (par exemple dans les célèbres recherches de définitions, ou dans le geste de la « découpe » des concepts selon leurs articulations naturelles), et la légende qui voulait que Socrate « paralysie » ses interlocuteurs comme une torpille (avant d'être lui-même paralysé par la ciguë) – sans oublier la référence constante, dans *La Carte Postale*, à la psychanalyse. « La *paralyse*, ça ne signifie pas qu'on ne peut plus bouger, ni marcher, mais, en grec s'il te plaît, qu'il n'y a plus de lien, que toute liaison a été dénouée (autrement dit, bien sûr, analysée) et qu'à cause de cela, [...] rien n'avance plus » (*La Carte Postale*, p. 138-139 ; p. 359-412 ; *Parages*, p. 74, 79, 83).

Anarchivolithique

Voir *Anarchivique*.

Anarchivique, Archiviolithique, Anarchiviolithique, Archiviologie générale, Hiérarchie

Termes *composés*. « Anarchivique » est formé soit de « a » privatif et de « archive » (en ce sens, ce serait ce qui est contraire à l'archive), soit de « anarchique » et de « archive » (en ce sens, ce serait à la fois ce qui est sans ordre et contradictoirement ce qui relève de l'archive). Derrida semble privilégier la deuxième formation, dans la mesure où elle enveloppe, comme beaucoup de ces mots valises, une contradiction interne : « toute archive est à la fois *institutrice* et *conservatrice* » (comme toute révolution) ; « archiviolithique » est ce qui caractérise l'archive sous forme de pierre : par exemple, une tombe – de là le projet d'une « archiviologie générale, mot qui n'existe pas mais qui pourrait désigner une science générale et interdisciplinaire de l'archive » (*Mal d'archive*, p. 20, 25, 56). La « hiérarchie » est à la fois « hiérarchie » et « archive » : elle s'incarne dans « l'institution muséographique » (*Artaud le Moma*, p. 22 ; voir aussi *ibid.*, p. 97 : le musée est « une archive hiératique, une Hiérarchie »).

Voir *Circonfession*.

Andro-gallo-fraternocentrisme

Appliqué à Michelet, dans *Politiques de l'amitié*, p. 267, dans le cadre d'une critique d'une vision de la politique un peu trop « masculine », « française », « fraternelle ». Voir *ibid.*, p. 294 : « N'est-ce pas depuis cette rive et dans cet horizon qu'un phallogocentrisme politique a *jusqu'ici* déterminé sa démocratie politique, *une* démocratie, comme cosmo-phratrocentrisme ? » La réflexion de Derrida rejoint ici celles de Blandine Kriegel (*Philosophie de la république*, 1998) et de Carole Pateman (*Le Contrat Sexuel*, 1988, tr. fr. 2010), qui insistent toutes deux, de façon étonnamment convergente, sur la dimension de « fraternité » et de « virilité » au fondement des « contrats » et des « serments » qui fondent les sociétés dans l'imaginaire moderne. Les femmes seraient incapables d'amitié et absentes de la cérémonie du serment (par exemple du serment du jeu de paume). *Ibid.*, p. 323 : « *double exclusion* du féminin, l'exclusion de l'amitié de l'homme *avec* la femme et l'exclusion de l'amitié *entre* les femmes ».